

## Chapitre 17

# L'ENFER VERT ? J'Y SUIS BIEN...

Le ciel s'est dégagé. Je ne vois pas passer ce début de matinée : parcours habituel et traversée classique. J'avance sans difficulté. Sans doute, l'habitude aidant, suis-je de mieux en mieux adaptée au terrain. Mais mon tee-shirt est tout autant trempé de sueur qu'au premier jour, et le trajet ne s'arrange pas, bien au contraire. Le soleil n'est pas encore très haut que déjà nous nous rassemblons tous au pied d'une pente impressionnante. Nous évitons de nous suivre de trop près, afin de ne pas recevoir, en pleine tête, les pierres et les mottes de terre qui se détachent sous nos pas. Nous mettons plus de trois heures à rejoindre le plateau.

Après un arrêt bénéfique et un repas frugal, machette en main, nous pénétrons cette fois dans la jungle tropicale. La végétation est si touffue que même nos regards ne peuvent traverser le rideau de verdure. Julio, en tête, ouvre mètre à mètre le chemin. Derrière lui, quatre autres coutelas s'agitent en tout sens pour permettre un étroit passage. Des heures durant, la forêt, plantée d'arbres de plus de soixante mètres, retentit du bruit métallique des machettes. Des ronces et des épines nous écorchent partout ; notre progression est lente et pénible ; les moustiques sont à leur aise et d'énormes fourmis ne cessent de me piquer les chevilles. L'enfer vert ? J'y suis. Un serpent noir et brun se tortille dans un amas de feuilles à moins

de vingt centimètres de Shama. Paralysée, elle appelle Barriti que je laisse, en m'écartant rapidement, passer devant moi. Dans un mouvement d'une incroyable précision, il lui tranche la tête sans hésiter. Moi, déséquilibrée par son geste, ayant à peine la place où poser mes pieds, je saisis à pleines mains la première branche à ma portée... J'ai envie de hurler. D'énormes épines sont plantées dans la chair, mais la douleur vient surtout de l'acide que produit cette plante vénéneuse. Pancha déjà, retire habilement les aiguilles profondément enfoncées dans mes doigts ; Barriti, sans que j'aie su d'où il la sortait, fait couler sur les plaies la sève jaunâtre d'une plante dont il écrase la tige. Le soulagement est immédiat. Le serpent finit de mourir à un mètre de là, Gomishi coupe en mille pièces la liane qui m'a blessée, tandis que moi, légèrement choquée, je regarde Shama m'essuyer la main avec sa *cushma*. Comme les événements sont rapides et imprévus dans la cordillère de Vilcabamba ! Je n'oublierai jamais.

Sans une goutte d'eau depuis ce matin : nous avons soif. Des heures encore nous avançons, taillant, élaguant, éradicant cette végétation folle, nous frayant avec peine un chemin.

Depuis l'avant-garde nous arrive un cri de joie : « Nija » (Eau). Les machettes accélèrent et nous débouchons enfin sur un rio miniature. Nous n'irons pas plus loin aujourd'hui. Encore quinze minutes pour gagner un terrain assez plat pour y dormir, puis un bon quart d'heure pour défricher un coin de forêt et nous installons le camp. Nous avons pris soin de ramasser beaucoup de bois sec. Par groupe de deux nous veillerons tour à tour afin d'alimenter les trois foyers disposés en triangle. Des craquements répétés, en dehors du cercle de lumière, signalent la présence de petits curieux ; il y a cependant peu de chance pour qu'un animal dangereux se risque si près des hommes. Mis à part le jaguar qui est capable, sans éveiller personne, d'assommer quelqu'un d'un seul coup de patte et de le tirer sans bruit loin du campement...

Pourtant, je ne suis pas effrayée. Je savoure un bonheur

instantané, éternel, sans passé ni futur. Rien de comparable avec la vie sordide de ces gens qui laissent passer avec dégoût et lassitude les heures du temps, avec le seul espoir d'en trouver une, un jour, qui soit bonne à vivre.

\*  
\*\*

Le lendemain, nous avons le ventre vide. Origa me tend quelques feuilles, fraîches et acidulées, agréables à mastiquer. Les filles prennent le temps de fureter pour trouver quelques champignons, quelques radis sauvages tandis que Shirampari et Gomishi imitent le cri des singes pour tenter de les attirer. Un arbre gigantesque est couché en travers ; Mariano tel un chat bondit d'un coup sur le tronc ; il décolle les plaques d'écorce pour mettre à jour de gros trous ronds desquels il extrait des vers blancs de la taille d'un doigt. Il les mange crus immédiatement. Shama me guette du coin de l'œil... Pourquoi pas ? Surprise totale ! C'est tout simplement délicieux.

Nous repartons. Que c'est dense ! Tout est entremêlé, pierres, lianes, rocs, plantes et arbres, mousses et feuillages, un fouillis de vert et de brun qui semble vouloir toucher le ciel. Un « capechi » (petit carnivore) détaille sous notre nez, déjà il se confond avec les broussailles, invisible aux yeux des chasseurs. Un soleil magnifique se faufile entre les hautes branches et seuls quelques rais de lumière descendent jusqu'à nous.

Penchés sur notre carte, Diego et moi tentons de nous souvenir de l'endroit où nous avons largué les prochains vivres. Il est maintenant impératif de rejoindre la rivière pour ne pas les louper, donc redescendre le long de cette impossible falaise, pour nous arrêter sur un surplomb rocheux qui domine le Cutivireni. Un doute subsiste. Il est probable, d'après Diego, que nous ayons déjà dépassé le lieu où se trouveraient les provisions. Nous n'avons pas le choix : il faut vérifier. Un groupe va donc redescendre en nageant et en marchant le long du fleuve sur une distance suffisante pour nous en assurer.

Bousculés comme des fétus de paille par les tourbillons, ils disparaissent, rapidement masqués par une courbe du torrent. Ce départ brutal me perturbe. Pourtant rien d'autre à faire que d'attendre ici leur retour, chacun s'occupant à sa tâche : nettoyer un coin pour dormir, aller chercher de l'eau, ramasser du bois et couper des branchages, inspecter rapidement les environs pour détecter le gîte d'un fauve éventuel.

Environ deux heures plus tard, ils réapparaissent exténués et bredouilles. Nous sommes là, tous, entre la réalité et la fiction, partageant la même seconde d'éternité et les deux oiseaux tués ce matin par Shirampari.

\*\*

A notre réveil, le chef manque à l'appel. Il a pris son fusil. Origa explique qu'il est parti depuis longtemps. Marchant sans bruit pendant des kilomètres, suivant une trace à peine visible, ou à l'affût dans un arbre, il chasse !

Le soleil est déjà levé quand il revient, un capechi accroché en travers de son dos. Il tranche la liane qui le retient et, fatigué, s'allonge en souriant. Je lui tends sa part des dernières noix que nous avons partagées en nous levant. Les filles se mettent au travail. Et bien vite la marmite bouillonne sur les flammes.

Une fois rassasiés, il nous faut continuer. Le problème de retrouver la charge de nourriture se pose toujours. Nous nous enfonçons jusqu'à mi-mollet dans une sorte d'humus sans doute accumulé depuis des siècles. Le terrain est irrégulier, traversé de petits rios profondément encaissés qui retardent notre avance. Puis sur ma gauche, je pense reconnaître une chute magnifique déjà aperçue d'hélicoptère. Diego veut que nous regagnions le rio pour, comme la veille, rechercher les vivres. Les Ashanincas ne disent pas un mot ; aucun d'eux ne souhaite entreprendre encore cette descente de plus en plus périlleuse. Il s'agit cette fois de s'encorder, le moindre faux pas nous entraînant dans une mort certaine. L'atmosphère est un peu tendue. Shirampari

épuisé, n'ayant pas ménagé ses efforts de chasseur la nuit dernière, ne donne visiblement pas son accord. Pour ma part, je suis convaincue. L'heure est grave. La faim nous tenaille et Diego est désemparé. Si je me trompe, ce soir, diète pour tout le monde, sans compter tout le chemin à refaire en arrière. Mickey ne me croit pas tout à fait et attend de ma part plus de certitude. Je ne cherche pas à le convaincre, mais, tendant le bras vers l'amont, je confirme : « Aka » (Par là). Mon cœur bat, car en disant cela je prends une décision capitale. Barriti se lève, un immense sourire aux lèvres. Il me croit : « Samé ». La troupe s'ébranle de nouveau.

Mais où est-il ce pont ? Ce but vers lequel nous tendons depuis des jours et des jours.

La gorge étroite du rio se déroule comme un ruban vers les plus hauts sommets de la cordillère. De la falaise ruissellent des cascades miniatures, faisant se balancer d'un mouvement régulier de larges feuilles jaunes et rouges. Des dizaines de petits perroquets se pourchassent en tournoyant et leurs cris perçants rebondissent contre les parois du canyon.

Puis le paysage est différent. La jungle s'est éclaircie. Un vent délicieux souffle régulièrement et nous cheminons beaucoup plus facilement sur une crête bien dégagée. En tête, Julio nous fait signe de nous arrêter. Pas un mot n'est prononcé ; d'un geste imperceptible, il montre un animal tapi dans les buissons. Je discerne mal une énorme masse de poils noirs, immobile. Soudain la bête bondit, s'élanche et s'éloigne à toute allure ; la taille est impressionnante. Peut-être un fourmilier... Je ne sais pas. Notre dîner manqué se faufile déjà loin entre les arbres. Pourquoi n'ont-ils pas tiré ? L'animal étant couché, aucun endroit vital ne devait être accessible. Il n'y a rien à dire de plus, personne n'est déçu ou fâché. Shirampari, resté en arrière, arrive enfin, et Gomishi, lui, mimant l'événement, nous fait beaucoup rire.

Enfin le fleuve ! Mais où est notre caisse ? Toujours rien en vue. Mon estomac gargouille et je lis dans tous les regards une

attente, peut-être un peu de lassitude : il nous faut absolument trouver. Le temps se couvre, il fait presque froid. Autour de nous, le spectacle est grandiose, de plus en plus extraordinaire... Une cataracte s'écroule à nos pieds.

Notre petit groupe s'est étiré ; nous marchons vite, poussés par la faim. Nous nous sommes, Barriti et moi, arrêtés un court instant pour reprendre notre souffle et les autres nous ont rapidement distancés. L'endroit est étrange ; séparée en plusieurs bras, la rivière contourne une petite île. Perdus, nous cherchons des traces sur une plage mais à notre plus grande surprise les empreintes de nos compagnons vont dans les deux sens. Quelle pagaille ! Nous ne sommes pas les seuls à chercher. En effet, voilà Diego et Mickey rebroussant chemin. Au même instant, des appels sur notre droite : Shirampari a trouvé.

Les paquets sont là qui jonchent le sol. Quel gâchis ! Tout est dans un triste état. Les conserves sont écrasées, les sacs de riz et de pâtes ont explosé et le tout est nappé de lait en poudre et de flocons d'avoine. Déception bien sûr. Il reste de la soupe, des noix et nous partageons tout de suite les morceaux de chocolat encore mangeables. Le sac de manioc est perdu : tout a pourri. Diego et moi faisons rapidement un inventaire. On peut tenir deux jours. Mais plus haut, comment ferons-nous ? La dernière charge, celle du pont, est tombée à l'eau et nous ne nous faisons pas d'illusions sur les chances de récupérer quelque chose. Mais pour l'heure les treize bouches affamées ont retrouvé le sourire. Plusieurs feux éclairent déjà la nuit, les ravioli mijotent pendant que Mickey finit d'ouvrir des boîtes de thon.

\*  
\*\*

Nous commençons la journée, de l'eau presque jusqu'à la taille, remontant avec peine le torrent. Gomishi aide sa fille, Alexandro la sienne, derrière moi Shama se tient à Shirampari, et Barriti ne lâche pas ma main. Mickey est tombé ; il faut une

pratique quasi quotidienne pour se sentir à l'aise et des jambes d'acier, habituées depuis l'enfance à courir dans le monte, pour ne pas être renversé par le courant à chaque instant. Diego, lui, s'appuie dans l'eau, ramant avec la crosse de son fusil. Nous sommes épuisés lorsque, enfin, une petite plage de galets réapparaît.

Une brusque explosion résonne au loin ; un bruit surprenant et inquiétant. Les Ashanincas restent immobiles. Lorsqu'un autre coup de canon retentit, tout le monde se plaque contre la paroi. Nous ne distinguons toujours rien. Les minutes s'écoulent et personne n'a encore bougé. Enfin, chacun se détend, de nouveau les conversations reprennent : « mapi » (pierre). Il nous faut très peu de temps pour arriver à l'endroit où a eu lieu l'éboulement. Nous voyons très clairement l'impact des projectiles qui se sont écrasés, à pleine vitesse, sur d'autres roches. Impressionnés, nous le sommes, conscients que la mort vient de nous donner un avertissement sérieux...

La journée est interminable. Nous progressons soit dans le torrent glacé, soit agrippés le long de la falaise du bout des ongles. Les Occidentaux ont quitté leurs baskets pour mieux profiter de la moindre anfractuosité où poser un doigt de pied. Tous nos sens sont éveillés par les jours de marche et les difficultés précédentes, mais certains passages demeurent incroyablement dangereux. Nous sommes tous au-delà de nos limites, seuls face à nous-mêmes, dans ce monde hostile, avec un but bien précis : parvenir jusqu'au plus grand pont naturel du monde.

Le danger, la tension, le désir d'y parvenir sont enivrants. Le manque de nourriture fait aussi un peu tourner la tête, et nous faisons de fréquentes mais courtes haltes.

Malgré les difficultés, chaque pas est un émerveillement. Tout mon corps produit un maximum d'efforts, tandis que mes yeux attentifs volent au passage toutes ces images de paradis terrestre. Le paysage se renouvelle sans cesse. Là, au pied d'une paroi abrupte, surgit une rivière souterraine, vomissant des tonnes

d'eau transparente par d'énormes trous béants. Plus loin, une autre cataracte ; puis la falaise tout entière ruisselle de milliers de sources nourrissant des mètres carrés de plantes aquatiques d'un vert pâle où éclatent d'incroyables bouquets de fragiles fleurs roses et mauves. La nature merveilleuse règne en maîtresse absolue des lieux, de par sa beauté, ses proportions, ses mystères et ses dangers. Treize personnes, dont quatre venues de très loin, pénètrent pas à pas dans ce monde inexploré et vierge de la cordillère de Vilcabamba.

J'ai trop relâché mon attention, sans doute à cause de la fatigue accumulée, car soudain je tombe maladroitement sur l'angle d'une pierre. Blessée profondément à la cheville, je ne sens pourtant pas la douleur, comme si l'ordinateur qu'est mon cerveau, refusait de mettre en avant ce genre de petit problème ; il est vrai que ce n'est pas le moment de s'apitoyer sur moi-même. Alexandro s'arrête un instant pour regarder ma blessure et, comme pour conjurer le mal, chante une petite mélodie, accroupi devant moi, les yeux tournés vers la forêt.

Quelques cascades plus loin, quelques traversées impossibles de plus, quelques rires, chansons et chutes sans gravité plus tard, nous retrouvons les premiers morceaux de planches de la caisse éclatée. C'est Shirampari, une fois encore, qui l'a repérée. Son sens de l'observation, son instinct de chasseur sont utiles en bien des occasions. Il a immédiatement sorti d'un trou peu profond un premier sac de provisions.

Rien n'est récupérable. Rien. Une odeur épouvantable s'en dégage. Personne ne dit mot. Il manque encore deux sacs qui ont dû couler profondément. Déjà Diego s'éloigne avec presque toute la troupe. Seul reste un petit groupe contemplant le désastre.

Claude est plongeur sous-marin : à lui de jouer. Fortement assuré avec une corde, il s'élançe en amont des débris, plonge et ressort. Dix fois il essaie... Puis, formidable ! il a quelque chose. Mickey se précipite, arrache de l'eau le paquet lourd comme du plomb. Hélas, c'est le manioc puant, gluant de putréfaction, une

horreur ! Cette fois c'est le découragement le plus complet. Les Ashanincas s'éloignent, nous laissant seuls. Perché sur un monticule, Mickey, mon ami de toujours, aperçoit tout à coup, légèrement en aval, une masse blanchâtre ballottée par les vagues tout au bord de la rive. Je le vois courir, sans encore rien comprendre... Radieux, il me fait signe. J'ai compris et cours rejoindre Diego et les natifs préparant déjà le campement sur une berge asséchée. Comme hier, de grandes dalles de roche polie nous serviront de lits. J'annonce la bonne nouvelle. « Ça y est on a trouvé le dernier sac. Il y a des boîtes, du thon, des haricots, des soupes... » Mais Shirampari et Barriti ont déjà disparu, partis à la chasse avec arc et fusil.

Il fait presque nuit, lorsqu'ils surgissent de la forêt, deux gros oiseaux à la main. Comme tous les soirs précédents, nous nous protégeons des fauves à l'aide de grands feux. Nous nous endormons par petits groupes à la belle étoile, alors que tournoient dans la nuit les vampires intrigués par la présence de ces curieux animaux : les hommes.

Au réveil, nous décidons de laisser nos affaires. Quelqu'un gardera le camp en cas d'une visite animale. Le pont ne doit pas être loin. Quel bonheur de marcher sans rien sur le dos ! Je me sens des ailes.

C'est Diego qui le voit le premier : masse énorme qui traverse la rivière et que je distingue mal encore, noyée dans la verdure, un trou carré, que l'on croirait taillé par des mains humaines, forme comme un tunnel pour laisser passer le rio.

Voilà le plus grand pont naturel du monde. Ses dimensions sont colossales. Les abords en sont délicats. De nouveau, nous nous glissons, retenus par le bout des ongles, le long des parois surplombant le rio Cutivireni. Sur l'autre rive, il semble que nous puissions pénétrer sous l'arche. Toujours plaqués à la roche lisse et glissante, nous entrons sous le pont.

Le vent s'engouffre dans l'orifice où tout est humide, glacial, ruisselant d'infiltrations. Je tremble de la tête aux pieds, peut-être aussi à cause de l'émotion. Nous avançons comme dans une

cathédrale, tous très impressionnés. Sur notre droite, nous découvrons l'entrée béante, immense. Diego a emporté sa lampe électrique et nous nous hasardons à l'intérieur. C'est gigantesque ! Balayant le plafond de son faisceau lumineux, il effraie des oiseaux qui s'envolent en tous sens en criant.

Shirampari semble avoir une idée ; il nous quitte le temps d'un aller et retour à l'extérieur, et revient avec une longue perche se terminant par une large fourche. Gare aux oiseaux ! La faim justifie les moyens. Mais les volatiles représentent pour nous autant de rôtis dorant sur les braises. En moins de vingt minutes, ils en ont attrapé trois. Ce sont des chouettes de très grosse taille. Elles se débattent devant la mort, mais Shama calmement, sans férocité, presque tendrement, leur tord le cou en un éclair. Une dizaine de leurs consœurs tournoient toujours dans la cave, pleine de dédales et de galeries. Quel étrange endroit !

Délaissant la caverne, nous continuons notre investigation sous le pont proprement dit. Nous estimons le tunnel entre 230 et 250 mètres de longueur. A l'autre extrémité se trouve un autre trou plus bas, où déboule une rivière souterraine qui se jette dans le lit principal du Cutivireni. Il est très difficile de progresser. Une seule solution : sauter de rocher en rocher, recouverts en partie par l'eau. Le courant est extrêmement violent sous l'arche, qui a réduit sensiblement la largeur du rio. Nous nous séparons en deux groupes. L'un des deux rebrousse chemin vers le campement. Nous débouchons enfin de l'autre côté. Dans la falaise, on peut distinguer une faille de la taille d'un homme, guère plus. Poussés par la curiosité, nous entrons : une longue galerie, dont le sol est recouvert de sable fin jonché de morceaux de bois, s'enfonce dans la montagne. Plusieurs fois le couloir se divise. Nous suivons toujours la gauche, mais je ne suis pas tranquille du tout : c'est un vrai labyrinthe. Je ne sais pas si les natifs sont aussi capables de se retrouver sous terre que dans la forêt. Pancha, elle non plus, ne me paraît pas très rassurée.

Dans le lointain, on aperçoit une tache de lumière. Incroyable, le couloir débouche quelque part à l'air libre ! Mais notre visite souterraine est stoppée peu après notre découverte. Impossible de poursuivre, nous marchons dans l'eau et la profondeur s'accroît rapidement. Pas question de s'aventurer plus avant sans une lampe étanche, et nous rebroussons chemin.

Je respire mieux une fois ressortie au grand soleil qui inonde l'entrée du pont naturel, en plein midi.

Est-il possible qu'aucun être humain depuis des siècles ne soit jamais arrivé jusqu'ici ? Pourtant, les dernières ruines incas, découvertes il y a deux ans à peine, ne sont qu'à une centaine de kilomètres au sud, à vol d'oiseau. La cordillère cache mille secrets enfouis au cœur de son épaisse forêt. Il est possible qu'ici même, à quelques pas, soient recouverts par la jungle les restes de civilisation incaïque ou pré-incaïque.

Alors que nous reprenons la direction du camp, Shirampari s'éloigne encore, le fusil sur l'épaule, seul. Il fait nuit noire lorsqu'il revient. Il a passé son après-midi à marcher dans le monte, solitaire comme à son habitude. Sa silhouette fatiguée se dessine à peine dans la pénombre, et en traversant la rivière il s'écroule, sous le poids des trois grands singes couchés en travers de ses épaules. Aussitôt Barriti est auprès de lui, le soulageant d'une partie de sa charge. Les filles s'emparent du gibier, le vident, l'ébouillantent pour le peler, puis, découpé en quartiers, elles le mettent à cuire. Jusque tard dans la nuit, nous dévorons et chacun s'écroule près d'un feu, rassasié.

Nous passons la journée à photographier, mesurer, explorer encore toute la zone. Les parois en surplomb qui entourent le pont sont infranchissables sans équipement. Il nous faut un indice, quelque chose nous apportant la preuve d'une antique présence humaine. Les Ashanincas, dispersés pour chasser ou pêcher, ne se soucient pas de nos recherches, ne saisissant pas très bien le but de nos investigations. Nous réalisons par la même occasion combien nous sommes, nous « Vilacochas », lents et maladroits sans eux

Nous passons une troisième nuit belle et reposante au même endroit. Après délibération du conseil, nous décidons de quitter les lieux le lendemain. Le temps et les vivres manquent. Mais tout reste à découvrir ici, nous reviendrons mieux équipés. Diego, Claude, Mickey et moi sommes habités par le même sentiment : les surprises et les découvertes abondent tout autour de Pavirontsi (pont) et sur les crêtes environnantes.

Les Ashanincas veulent redescendre. Le caniri manque terriblement, ainsi que le pearentsi. Ils ne sont ici que par amitié pour nous, bien que l'aventure leur ait plu. Ils ont fait ce qu'ils devaient faire, ils veulent maintenant rentrer chez eux. Il nous faudra encore bien des jours avant d'y parvenir.

Malgré la paix qui règne autour de moi, je suis triste et ne trouve pas le sommeil. Plusieurs fois, je me redresse pour arranger les bûches ou regarder autour de moi les corps allongés, la tête rentrée sous la cushma, roulée en boule pour moins sentir le froid qui règne ici.

Demain, il faudra déjà retourner en arrière, se rapprocher peu à peu du monde civilisé. Pavirontsi, c'est un coin de planète préservé du monde civilisé, un univers à part : un espace de liberté. Un lieu comme il n'y en a plus que quelques-uns, sur notre Terre, en cette fin de siècle.



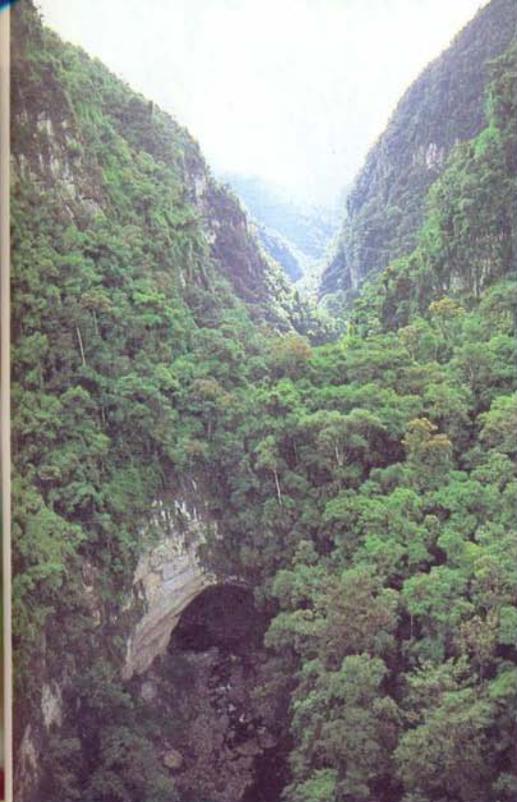
Pérou, 1987 : vingt-sept jours de marche en jungle tropicale à la recherche de l'arche d'or des Incas.



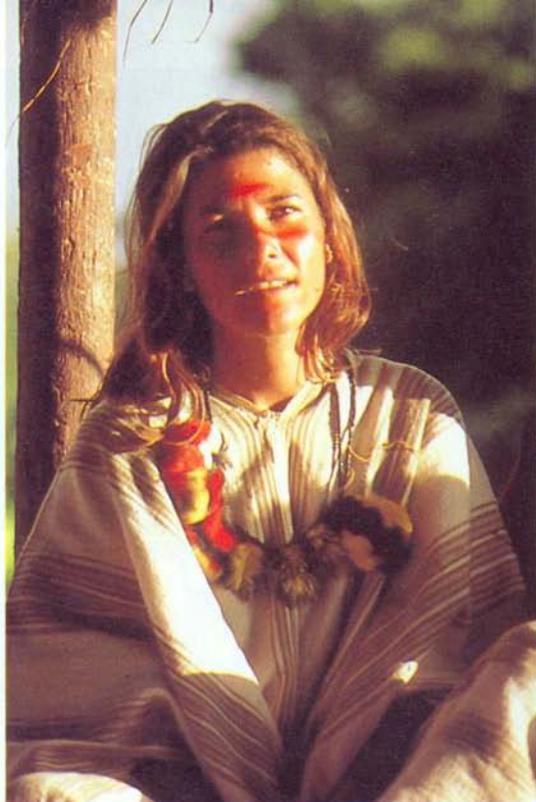
Shiriapo : 150 mètres de large, 60 mètres de hauteur. Une cascade éblouissante de soleil au cœur de la selva.



Ma case à Parijaro. J'aime m'asseoir au bord du fleuve, contempler les étoiles et m'endormir en paix.



Elle est là, devant moi, l'arche d'or des Incas !



Chaveta ornée de trophées de chasse.



« Notomi » (mon fils). Comme toutes les mères, Chactao ne quitte pas son enfant avant ses deux ans.



Jéromine devenue Chaveta. Quelque chose me dit : « Tu n'as plus rien à faire ailleurs.  
Tu peux poser ton sac. Tu peux ouvrir tes bras, cette fois, pour de bon... »